

## Balcons au Caire

### Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire

Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir

Ecole d'architecture et d'urbanisme de Versailles

2, Avenue de Paris

78 000 Versailles, France

#### Résumé

Cet article décrit les balcons dans l'habitat populaire au Caire et en analyse l'usage quotidien. Les nombreuses transformations dont les balcons font l'objet de la part des habitants témoignent des relations que ceux-ci établissent entre l'extérieur et l'intérieur de leur logement. Si les habitants tendent à clore les balcons en se référant même dans les immeubles récents au *moucharabieh* traditionnel — cette fenêtre en saillie faite de grilles de bois — il en est ainsi à la fois pour des raisons climatiques, pour gagner de l'espace et pour avoir un lieu pour les activités domestiques qui doivent se passer à l'extérieur comme l'élevage des animaux, l'éteillage de la lessive et les préparatifs culinaires. Cependant les transformations des balcons laissent bien souvent subsister des ouvertures qui en font notamment le lieu d'une vie sociale ouverte sur le voisinage et la rue, d'abord entre femmes, mais pas exclusivement et cela conformément aux traditions des quartiers populaires. Ainsi, le jeu complexe entre le dehors et le dedans est en relation avec les modèles auxquels l'habitant se réfère. Selon qu'il partage les valeurs populaires ou qu'il aspire à séparer la sphère familiale de la sphère publique — à l'occasion de l'installation dans un logement "moderne" — le balcon apparaît comme un contact avec la rue, un relais entre son domicile et celle-ci ou bien un moyen de la tenir à distance.

#### Summary

This article describes the balconies of popular housing in Cairo and considers their daily use. The numerous transformations that they incur are an indication of the relations that inhabitants establish between the exterior and the interior of their dwellings. Dwellers tend to close balconies thus referring even in modern buildings to the traditional *moucha-*

*rabieh* — a lay-window with wooden grids — for several reasons. These are climatic, but at the same time the dwelling is gaining extra space. A place is thus obtained for domestic activities that have to take place outside such as animal breeding, hanging of washing and preparing the meals. However, transformations of balconies still frequently leave them with openings which make for social exchanges with the street and the neighbourhood, in particular but not exclusively among women, in accordance with the traditions of popular neighbourhoods. Thus the complex interplay between outside and inside is related with the models whom the dweller refers to. The balcony will be differently treated if the family subscribes to popular values or if it aims at separating the public from the family sphere — when for instance it moves into a “modern” dwelling. The balcony will appear either as a contact with the street, a relay between dwelling and street, or as a means for maintaining the outside world at a distance.

## 1. Introduction

Linge aux fenêtres, femmes sans voile aux balcons, causant ou s’interpellant, hélant les enfants qui jouent en bas dans la rue ou le marchand ambulant qui passe: images du Caire des quartiers populaires anciens et nouveaux. Femmes sans voile aux balcons: Cette vision contredit ce que l’on croit savoir de la division sexuée de l'espace, de la mise à l'écart du monde féminin, sacré, interdit. Cette vision surprend aussi le voyageur familier d'autres pays arabes où l'introversion de l'habitation paraît plus généralement. Elle s'oppose en même temps à la plus grande décretion des quartiers plus riches de la capitale égyptienne.

En étudiant l'habitat populaire au Caire et en particulier celui des logements sociaux, nous nous sommes attachés à l'observation de balcons et de loggias<sup>1</sup> en les considérant, pour l'essentiel, de l'extérieur. Les modifications auxquelles les soumettent les habitants et leurs nombreuses utilisations témoignent des virtualités qu'offre cet espace et des besoins auquel celui-ci répond. Après une présentation du logement populaire au Caire, nous décrirons des balcons et des loggias et analyserons les interventions qu'ils subissent et les activités qu'ils supportent.

Ce point de rencontre entre l'extérieur et l'intérieur est révélateur de la manière dont les habitants délimitent leur territoire et règlent leurs relations avec le monde environnant. Pour mieux comprendre les façons d'habiter qui sollicitent et surprennent l'observateur et essayer de mettre en relief leurs traits spécifiques, nous serons conduits à considérer les formes, les conditions sociales et spatiales des pratiques populaires cairottes.

1 Les observations présentées dans cet article font partie d'un ensemble de recherches que nous menons sur les villes arabes. Sawsan Noweir, de 1969 à 1973, a été architecte au Ministère Egyptien du Logement, chargée de programmes d'habitat.

Nous remercions R. Ilbert et Ph. Panerai dont les critiques ont enrichi notre réflexion en permettant de la préciser.

## 2. Le logement populaire au Caire

Voici d'abord quelques repères pour caractériser à grands traits la situation du Caire (pour de plus amples informations, le lecteur se reportera utilement au tableau qu'en a fait Raymond (1978). Son histoire est celle de l'établissement de villes successives le long de l'axe sud-nord. Puis celle de l'urbanisation qui, à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, adoptant des formes empruntées à l'Europe, réorganise le système des voies en perçant le tissu urbain ancien et crée une "seconde ville", le nouveau centre, à l'ouest, entre le Nil et les quartiers historiques. Ensuite, le Caire s'étend à nouveau vers le nord, vers l'ouest, franchissant le fleuve, et vers le sud dans un mouvement toujours plus pressant.

Avec une population qui dépasse dix millions d'habitants (dans l'ensemble du "Grand Caire"), des densités parmi les plus élevées du monde, une forte immigration — au moins un habitant sur trois n'y est pas né — le Caire est une métropole écrasée par les problèmes qu'entraîne, avec sa démesure, sa saturation: la dégradation ou le manque d'infrastructures, de la voirie, de l'aissainissement. Des effondrements d'immeubles viennent même périodiquement endeuiller les quartiers.

Or les limites de la capacité du Caire semblent toujours repoussées. Les statistiques officielles donnent une moyenne de deux habitants par pièce, mais des auteurs avancent un chiffre trois fois plus élevé, et pour certains quartiers supérieur à dix. Avec l'occupation des cimetières, qui est connue, la surélévation des immeubles est un des traits de l'urbanisation cairote et la bidonvillisation des toits constitue une sorte de ville parallèle (Blanchi & Ilbert, 1981).

Sur des terres cultivables qui font dramatiquement défaut à l'Egypte, des "villages urbains" en dur se sont établis illégalement. L'illégalité ne se limite pas aux "établissements clandestins" du pauvre, mais affecte une part importante de la construction spéculative, dans le centre comme ailleurs. A cause de son développement incontrôlable mais aussi de la vitalité dont elle fait preuve, cette promotion immobilière sauvage, qui représente un véritable pouvoir urbain, est devenue l'objet d'analyses qui visent peut-être moins à trouver les moyens de l'endiguer qu'à en tirer les enseignements.

L'habitat populaire, outre les formes d'occupation clandestines que nous avons évoquées, comprend des immeubles de quartiers anciens paupérisés, des immeubles de rapport plus récents et — c'est la part la plus faible — le secteur du logement social (en arabe: "habitations populaires"). L'action menée par l'Etat depuis l'instauration de la République, vise au moins deux buts:

- répondre à la demande toujours croissante — d'autant plus qu'il faut reloger les occupants des immeubles vétustes démolis,
- réduire la densité des quartiers du centre.

Mais le retard ne cesse d'augmenter. Les listes d'attente s'allongent. Les loyers sont trop chers pour beaucoup de candidats (les deux tiers de la population active du Caire n'ont pas d'emploi fixe ou identifié).

Aux deux premiers objectifs s'ajoutait l'intention formulée par la politique nassérienne de lutter contre la ségrégation (Marthelot, 1969). Aussi trouve-t-on des logements sociaux à la bordure immédiate de la ville historique ou dans des interstices laissés libres entre ses différentes parties. Mais il est difficile d'imputer à cette intention certaines localisations, comme celle du grand ensemble construit sur des collines de décombres près de l'aqueduc de Saladin. Les programmes les plus importants ont été édifiés à la périphérie proche ou lointaine sur des terrains non cultivables.

Il s'agit de blocs ou de barres uniformes de cinq niveaux, alignés, séparés par des passages. La plupart des appartements sont de une, mais surtout de deux et trois pièces d'habitation avec une cuisine, une salle de bains, un W. C. et un balcon (pour une pièce: entre 30 et 40 m<sup>2</sup>; pour un deux pièces: 40 à 60 m<sup>2</sup>; pour un trois pièces: 65 à 75 m<sup>2</sup>) (CNRSC, 1979 a). Il existe aussi des ensembles plus rudimentaires et à un coût plus faible, composés de bâtiments bas, qui ressemblent aux cités d'urgence que nous connaissons en France. La rapide dégradation des logements sociaux est frappante.

Des barres ou des blocs détachés: on reconnaît là les références de l'architecture internationale contemporaine, en rupture avec le système de voirie traditionnel et sa hiérarchie de rues, ruelles ou passages et impasses bordés de bâtiments disposés en continuité. Ce type de logement contredit certaines habitudes des ruraux qui s'y installent. En particulier, lorsqu'ils quittent la maison villageoise, ils perdent sa cour privée intérieure, support d'usages quotidiens (auquel le balcon de l'immeuble urbain éventuellement se substituera pour une part). Les locataires d'origine urbaine ne sont pas dans la même situation puisqu'ils viennent d'immeubles collectifs où, quand il y en a une, la cour est utilisée par l'ensemble des habitants. Et, à la différence d'autres villes du monde arabe où traditionnellement la maison familiale à cour constitue la forme dominante, ce genre d'habitat n'est pas nouveau au Caire.

C'est ce qu'ont mis en relief des études récentes qui montrent qu'à côté des riches demeures et des palais longtemps privilégiés par les études sur l'architecture domestique ont existé et existent encore d'autres types collectifs, d'habitat permanent. Le plus sommaire, semi rural, composé d'unités entourant une cour commune est le *hawch* (il existe aussi en Syrie). Le *rab'c*, lui, abritait des artisans modestes, de petites commerçants; aujourd'hui ses occupants sont souvent plus pauvres. "Les *rab'cs* (...) étaient construits le long des rues principales tandis que les maisons privées étaient ordinairement situées à une certaine distance des souks le long de petites rues ou d'impasses", écrit Raymond (1980) qui estime qu'à la fin du 18ème siècle, 5 à 10 % de la population cairote aurait été logée dans des *rab'cs*. Les recherches de Zakariya & Ibrahim font ressortir la remarquable permanence du type. "Leur modèle unique fut l'immeuble collectif longiligne pouvant compter jusqu'à une trentaine d'appartements" (Zakariya, 1982). Leur conception est verticale: les appartements sont desservis à l'étage par un couloir ouvert ou fermé, du côté opposé à la rue, ils comprennent deux ou trois niveaux superposés communiquant par des

escaliers intérieurs, l'élément principal étant un grand volume pouvant comporter une mezzanine et se combinant avec de plus petits espaces destinés aux latrines, à la cuisine, etc. Comme Raymond (1980) le souligne, cette solution est originale par la façon notamment dont elle assure la séparation, la hiérarchie symbolique des lieux de la vie quotidienne et par les multiples possibilités que les terrasses accessibles offrent à l'usage.

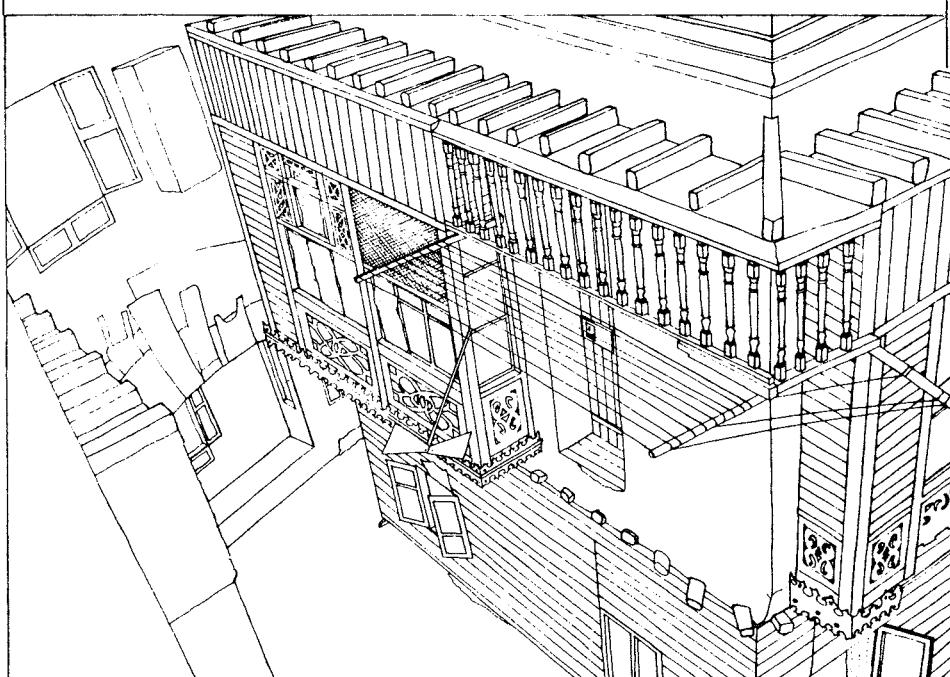
### 3. Balcons et loggias

*Balakôna*, le mot qui désigne dans le parler du Caire balcons et loggias, rappelle l'origine étrangère de ces éléments d'architecture. Ainsi, dans certains bâtiments des années 1900, correspondant à "une demi-bourgeoisie du diplôme et de la boutique" du quartier ancien de la Gamaliya, Berque (1972) identifie-t-il un italianisme qui notamment "se reconnaît (...) aux balcons de fer" (Berque & Al Shakaa, 1972). Les balcons apparaissent à la fin du 19ème siècle. Plateformes en saillie par rapport à la façade, bordées par des balustrades de pierre, de bois ou de métal, elles coexistent avec des avancées construites et closes (sortes de bow-windows) que des éléments de l'architecture turque inspirent de façon plus ou moins lointaine. Et il n'est pas toujours aisé de savoir si celles-ci sont l'œuvre du constructeur ou le résultat d'ajouts apportés par l'habitant (Fig. 1), témoignant par là d'un attachement au moucharabieh (*machrabiya*) traditionnel.

Ce que l'on entend le plus couramment par ce terme est une fenêtre en saillie formée de grilles ou de grillages de bois, comprenant des panneaux mobiles, qui filtre la lumière et arrête les regards extérieurs en laissant circuler l'air.<sup>2</sup> On peut s'y tenir lorsque son volume est suffisamment grand (Fig. 2). L'interdiction de construire des moucharabiehs, datant du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, mesure dans laquelle on peut voir, "au-delà des risques d'incendies qui la motivaient un rejet des valeurs traditionnelles" (Abu Lughod, 1971) semble les avoir condamnés. Mais l'observateur est frappé par leur actualité tant il est vrai que les habitants, encore de nos jours, reproduisent certaines de leurs caractéristiques lorsqu'ils aménagent, en les réinterprétant, les balcons, loggias et fenêtres de leur logement.

Dans la production la plus courante de ces dernières années, due à l'initiative privée, qu'on rencontre dans les quartiers populaires, on trouve généralement des balcons en saillie dont les garde-corps pleins sont faits des mêmes matériaux que ceux utilisés pour le reste du bâtiment (briques et ciment) formant de grosses boîtes alignées à la verticale. Dans les programmes sociaux, leur présence est imposée par les normes et leur desti-

<sup>2</sup> En fait, l'étymologie du mot *moucharabieh* semble indiquer d'abord la partie, éventuellement une excroissance, de la fenêtre destinée à mettre des gargolettes à rafraîchir, grâce à la ventilation assurée par les claires-voies (cf. notamment Lane, 1836). Le terme en est venu à désigner une technique d'assemblage de pièces de bois tournées, celle utilisée pour la confection des "fenêtres à moucharabieh".

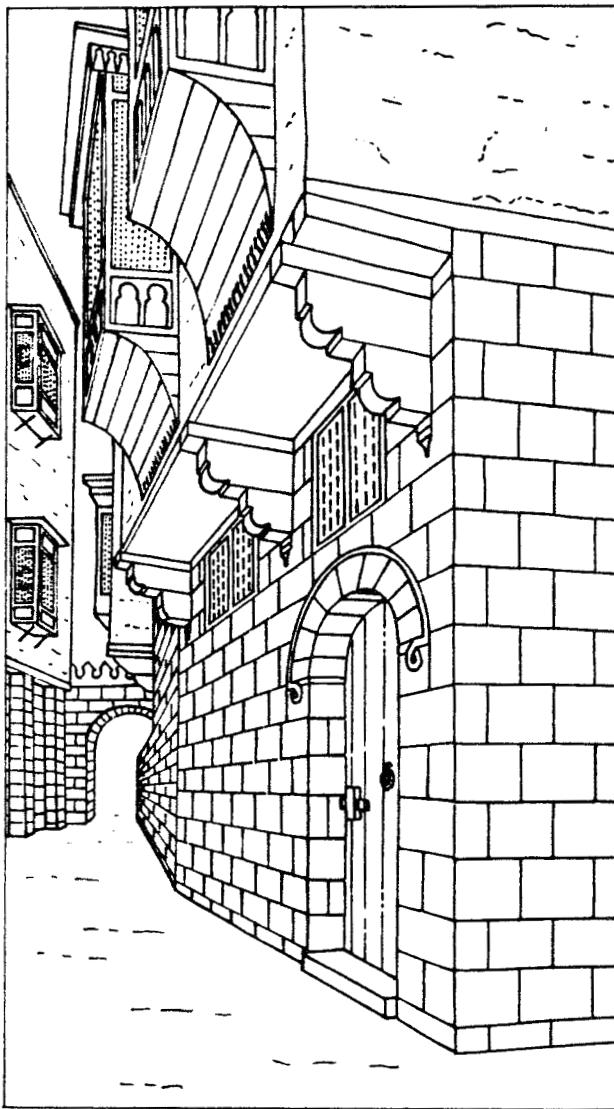


(Dessin de Ph. Prost)

Fig. 1

Balcons dans le quartier Boulaq du Caire (Egypte). Les balcons apparaissent à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. On y note souvent des éléments inspirés de façon plus ou moins lointaine par l'architecture turque. Il n'est pas toujours aisé de savoir si les balcons sont l'œuvre du constructeur ou s'ils ont été ajoutés par les habitants.

Balconies in the Boulaq neighbourhood (Cairo-Egypt). Balconies begin to appear at the end of the 19th century. Often there are elements more or less inspired by Turkish architecture. It is not always clear whether the balconies were put in by the builder of the house or have been added later by the inhabitants.



(Dessin de Ph. Prost)

Fig. 2

Exemples de *moucharabiehs* (machrabiya) anciens (d'après Lane, 1836). Ce terme désigne couramment une fenêtre en saillie formée de grilles ou de grillages de bois, comprenant des panneaux mobiles, qui filtrent la lumière et arrêtent les regards extérieurs en laissant circuler l'air. On peut s'y tenir lorsque son volume est suffisamment grand.

Examples of ancient *machrabiya* (after Lane, 1836). This term is currently used for bay-windows with wooden lattices and mobile panels; they filter the daylight and prevent people from looking inside, but they let air circulate freely. If their volume is sufficient, they are a place where to stay.

nation est explicitement définie par les aménageurs: étendre le linge. Ils doivent mesurer au moins 1,50 m<sup>2</sup> et aucune de leurs dimensions ne doit être inférieure à 80 cm (la surface des fenêtres, elle, doit équivaloir à au moins 25 % de celle de l'unité de logement) (CNRSC, 1979 a). Des loggias ou des "balcons-loggias" (comme encastrés dans la façade ou clos sur un côté) y sont majoritaires. Leur rambarde est pleine — entièrement ou jusqu'à mi-hauteur (ils dérobent donc aux regards de la rue une partie de ce qui s'y passe, mais protègent moins des vis-à-vis et a fortiori des vues plongeantes). La porte-fenêtre qui les sépare de l'intérieur est composée d'un chassis en bois vitré, avec des persiennes également en bois (elles sont rarement d'un autre matériau).<sup>3</sup>

#### 4. Transformations et utilisations

Il est très rare que les habitants n'aménagent pas balcons et loggias par des interventions allant de simples marquages à des modifications importantes. Nous en avons repéré cinq types principaux (Fig. 3 et 4).

- S'il y a une balustrade, la transparence de celle-ci est au minimum occultée par une étoffe.
- L'intervention consiste ensuite à fermer le balcon ou la loggia à l'aide de pièces de tissu épais, d'un rideau, ou d'un store qui en assure l'isolation, et d'abord latéralement s'il s'agit d'un balcon (Fig. 5), a priori plus exposé.
- Le volume est complètement entouré par un dispositif fixe, lattis de bois, chassis vitrés, ou persiennes, dans lequel est aménagé un panneau mobile ou une fenêtre.
- Une partie seulement est close par des éléments en dur ou un vitrage, et est dotée d'une fenêtre.
- Le volume est entièrement construit en dur, une ou plusieurs fenêtres étant ménagées dans la nouvelle paroi ainsi obtenue. Lorsque la loggia a été complètement close, le mur de la pièce qui la commande est parfois supprimé.

L'habitant peut aussi moduler sa "réponse", selon les particularités de l'espace dont il dispose, comme dans l'exemple que représente la figure 5, une sorte de balcon-loggia: la partie balcon est restée libre tandis que sa séparation avec l'intérieur, côté loggia, a été accentuée.

Une loggia est plus aisée à fermer qu'un balcon *stricto sensu*. Un balcon, avec sa saillie sur la façade, est une espèce de mouscharabieh en puissance : il suffit que l'habitant l'entoure d'un *claustra* qui permette de con-

3 Nous mettons à part les immeubles dont la distribution se fait par des coursives (un peu à la façon des *rabcs*), qui mériteraient à eux seuls une enquête. Notons seulement qu'en bout de coursive les interventions sont "lourdes" et ressemblent à celles que nous allons présenter: la famille s'approprie totalement l'espace qui est devant sa porte. Elles sont plus légères dans les zones de circulation.

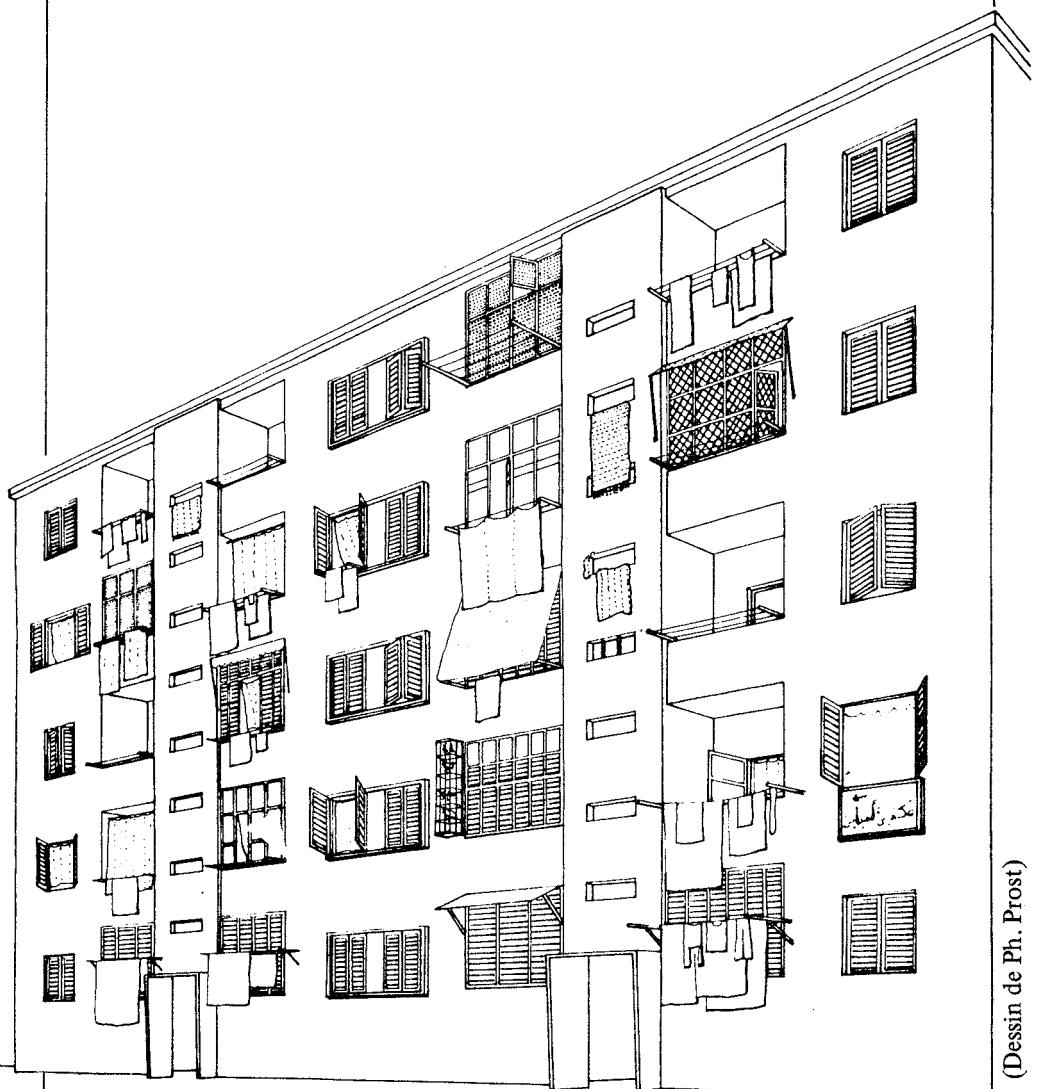


Fig. 3

Dans les immeubles populaires de construction récente, divers types de modifications aux balcons peuvent être répertoriés. Il s'agit d'un ensemble du quartier d'Embaba (Le Caire).

In working-class building of recent construction, different types of modification are noticeable. The building is located in the Embabah district in Cairo.



Fig. 4

Modifications apportées aux balcons d'un immeuble du quartier d'Embabah (Le Caire).

Modifications of balconies in a building from the Embabah district in Cairo.

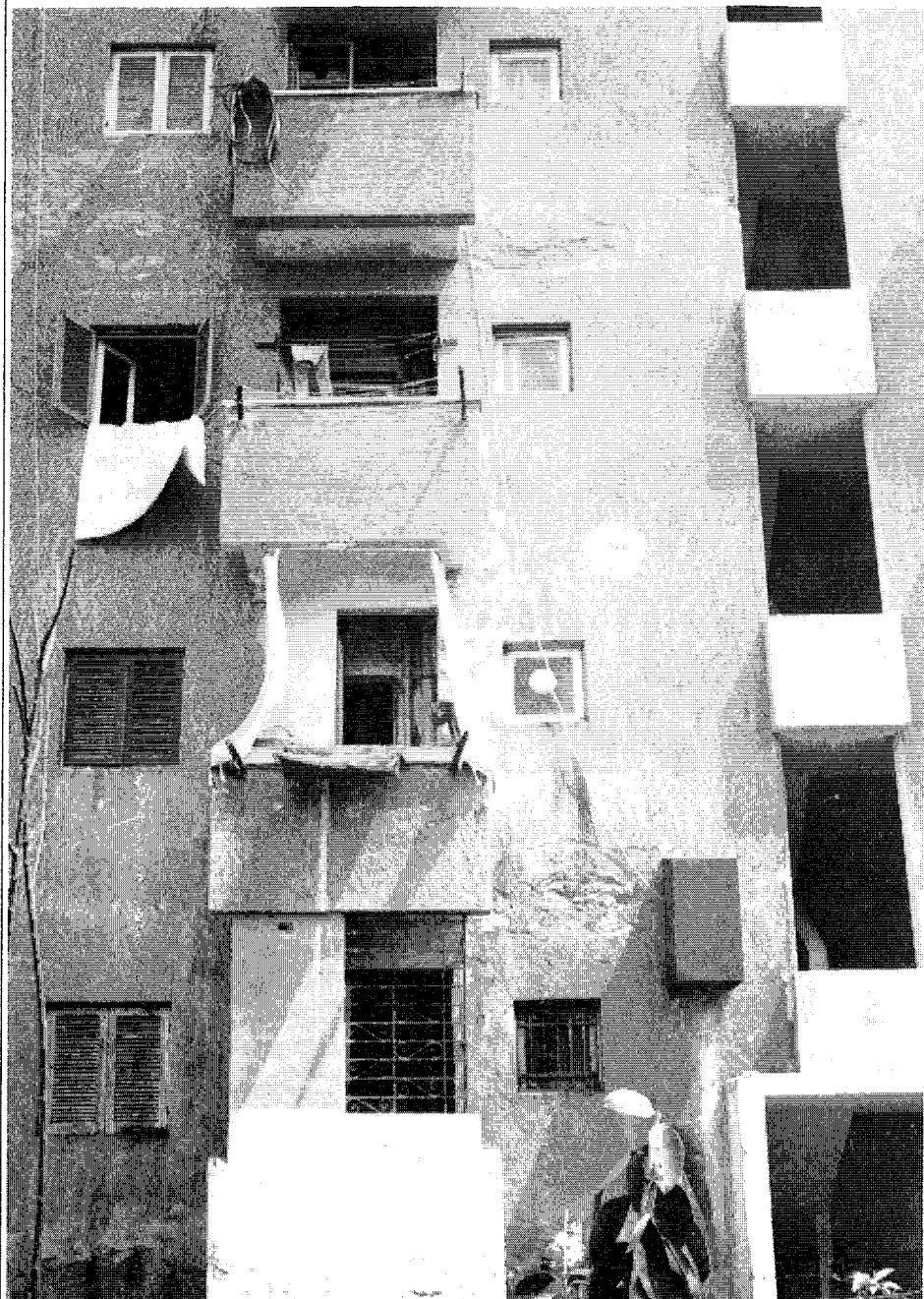


Fig. 5

Balcons-loggias modifiés d'un immeuble récent à Medinet al Awqaf (Le Caire).

Modified balconies in a recent building in Medinet al Awqaf (Cairo).

server les avantages d'une ventilation latérale (que la loggia ne possède pas). La modification ainsi obtenue "rétablit" le volume et l'espace du *moucharabieh*. Dans le cas des loggias, où la restitution est nécessairement moins complète, des interventions reprennent cependant une des caractéristiques de celui-ci: la présence d'un panneau mobile dans un ensemble de chassis fixes, l'inclusion d'une petite fenêtre dans une plus grande (Fig. 4). Et l'on peut rapprocher la forme produite par le troisième type d'intervention que nous avons notée de ce que Lane décrit dans les années 1830: à la différence "des meilleures demeures" dont les *moucharabiehs* font une saillie importante, dans les fenêtres des maisons d'un statut moins élevé, placées "à l'extérieur du mur", "la partie supérieure est constituée d'un grillage de bois ou d'une grille, et la partie basse est fermée par des panneaux suspendus" (il ajoute que beaucoup ont "un petit moucharabieh pour les gargoulettes faisant saillie dans le bas" — Lane, 1836). Rapprochons aussi la remarque de Lane de deux faits. Une fois le balcon ou la loggia clos, une bande de 30 à 50 cm dans la partie supérieure reste souvent ouverte ou est aménagée différemment du reste de telle façon qu'une ventilation haute est possible. Par ailleurs l'installation à l'extérieur, sous des fenêtres (de la cuisine notamment) d'une caisse en matériau léger suspendue dans le vide, servant de resserre, de poulailler ou de garde-manger, est une réinterprétation du moucharabieh proprement dit (Fig. 6).

Ces interventions tendent toutes, sinon à clore les volumes, du moins à en réduire et à en contrôler l'ouverture. L'explication que l'on peut en donner est d'abord d'ordre fonctionnel: Elles apportent une amélioration climatique aussi bien contre la chaleur de l'été et l'humidité de l'hiver que contre le bruit et contre la poussière qui rongent la ville.

Mais ces aménagements apparaissent surtout comme une tentative pour gagner de la place et trouver des substituts à des pièces ou à des lieux qui font défaut dans des logements dont la superficie est très réduite. On trouve des manifestations extrêmes d'une telle stratégie de la nécessité. Par exemple à Ain Al Sira, dans un ensemble de logements sociaux datant de 1957, après avoir fermé les loggias, réalisé diverses excroissances, les habitants ajoutent une épaisseur supplémentaire aux bâtiments, en construisant un volume qui s'élève sur toute la hauteur des cinq niveaux.

Fermés au moins en partie ou laissés ouverts, le balcon et plus encore la loggia apparaissent bien comme un surplus d'espace habitable prolongeant l'intérieur. Ils peuvent être une simple extension, notamment de la "pièce de séjour" qui leur correspond, c'est ce qu'indiquent mobilier, peinture et décor. Mais il est rare que leur affectation et leur fonction soient uniques et fixes. En effet, même lorsque les familles disposent de plusieurs pièces, les lieux supportent des activités différentes au gré des circonstances. D'autre part "avoir un coin à soi" (ce qui, en égyptien, se dirait plutôt "avoir une maison dans la maison"), et *a fortiori* avoir une pièce à soi est une notion quasi-inexistante.

Cependant la scolarité des fils requiert, si elle se poursuit, un lieu où ils puissent ranger leurs affaires et, à l'occasion, s'isoler. La mosquée est

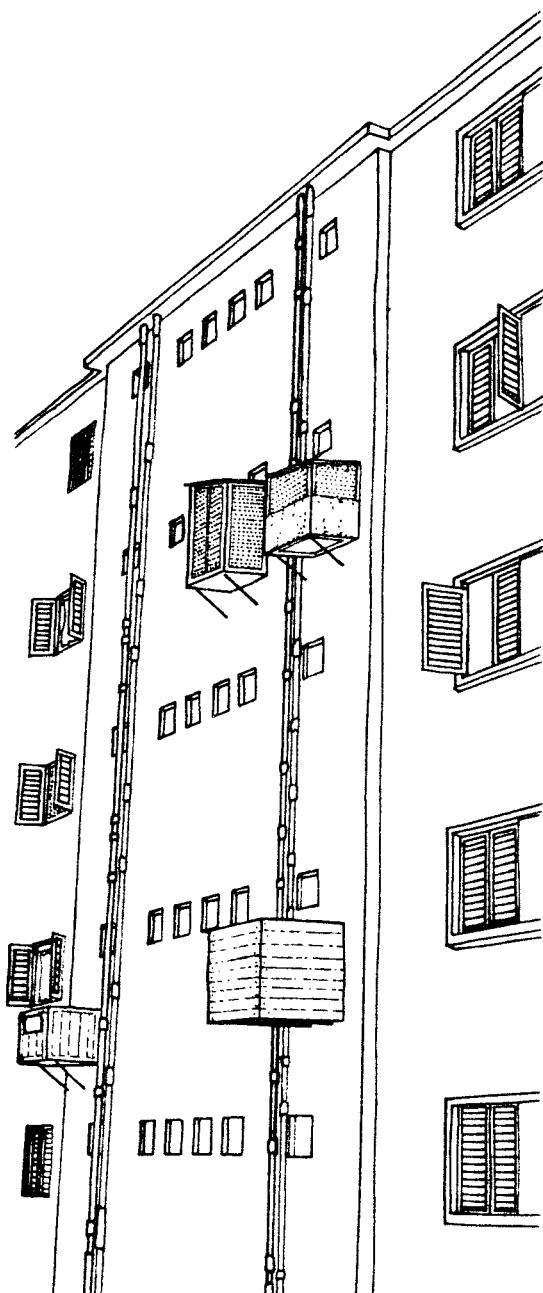


Fig. 6

Exemples d'installations — sous les fenêtres des cuisines — d'une caisse en matériau léger servant de resserre, de poulailler ou de garde-manger. C'est une réinterprétation du *moucharabieh* proprement dit.

Examples of light wooden constructions, placed outside the kitchen and serving as storage, hen-roost or as pantry. They are reinterpretations of the actual *macrabiya*.

encore souvent un refuge ainsi que certaines rues, la nuit, où l'on voit des adolescents aller et venir d'un réverbère à l'autre en révisant leurs leçons. Balcons et loggias peuvent jouer ce rôle, ou au moins être l'endroit où l'on dépose, où l'on expose, les signes (meubles, livres) de l'accès à la culture.

Si, comme les autres parties du logement, balcons et loggias remplissent rarement une fonction unique et qu'y coexistent ou s'y succèdent des utilisations et des activités diverses, certaines de celles-ci se situent de préférence dans cette zone qui est le plus à l'extérieur ou le plus près de l'extérieur. On y voit en permanence, des oignons, des aulx et des cornes grecques accrochées en chapelets ou en bouquets, et souvent des gargoulettes mises à rafraîchir sur un plateau (on retrouve dans ce dernier cas la fonction première du moucharabieh). Et quelles que soient les ouvertures ménagées dans les façades y compris celles de la cage d'escalier, le linge y sèche. Des dispositifs fixes, poulailleurs, clapiers, pigeonniers qui sont quelquefois construites en dur signalent l'élevage des animaux.

Pour celui-ci, pour le stockage de certains légumes, comme pour l'éteillage du linge, balcons et loggias, à défaut d'un endroit mieux adapté, remplacent la terrasse du toit ou la cour de la maison rurale traditionnelle. Une enquête portant sur six ensembles de logements spontanés (illégaux) autour du Caire montre que l'utilisation des balcons n'est pas la solution que les habitants d'origine rurale adoptent quand ils ont le choix, pour ces activités (CNRSC 1979 b).

L'élevage des animaux appelle une remarque. Il n'est pas propre aux seuls immigrés de la campagne, mais aussi à la population d'origine urbaine pour qui cette activité pallie les difficultés du ravitaillement ou constitue une production qui entre dans un circuit économique plus large que celui de la consommation familiale. Dans les quartiers traditionnels, où la place manque tout particulièrement, quand les toits n'y suffisent pas, on utilise souvent à cette fin la ou les pièces d'habitation, ou la rue.

Diverses activités qui rythment la journée ont lieu sur les balcons ou les loggias. Ainsi le matin on expose à l'air la literie, on sort les tapis et une partie du mobilier pour nettoyer les pièces. Ces activités féminines sont l'occasion de conversations entre voisines. Les achats sont effectués par l'intermédiaire d'un couffin suspendu à une corde que viennent remplir les marchands ambulants attirés du quartier, ce qui justifie des marchandages le plus souvent collectifs. Il y a l'épluchage ou le lavage des légumes qu'on laisse sécher au soleil, les femmes étant assises autour d'une *tableya* (table basse).

Le balcon est lié à nombre de pratiques domestiques, donc féminines, qui, d'après des modèles tant urbains que ruraux, doivent s'exercer à l'extérieur. C'est le cas des préparatifs culinaires. Ainsi la "cuisine", quand elle correspond à une pièce spécialisée, sert principalement à cuire les aliments et à entreposer les ustensiles.

Lors d'une enquête menée il y a quelques années dans le quartier d'Embabah, dans des immeubles dont les appartements sont desservis par

des coursives, il s'est avéré que la cuisine, placée sur l'arrière en face de la porte d'entrée par les architectes, avait dans la plupart des cas été transformée par les occupants en pièce d'habitation. En revanche la salle de bains, située juste à côté de l'entrée et donnant directement sur la coursive était devenue la cuisine. Le commentaire des femmes était explicite: il leur fallait faire la cuisine en plein air — donc dehors (devant la porte d'entrée).

Certes, les pratiques féminines que nous avons décrites ne sont pas particulières à l'Egypte, on les rencontre dans d'autres pays. On peut comparer les usages cairote aux observations faites en Algérie dans des immeubles similaires. De la même façon, tôt le matin — les hommes sont partis pour leur travail et les enfants pour l'école, les femmes sont donc seules à la maison, — c'est l'heure féminine. Les balcons, les cages d'escaliers et les seuils des immeubles sont le lieu d'activités communes. Les femmes lavent, nettoient, préparent la cuisine en conversant. Mais au retour des enfants et des hommes, cette appropriation collective prend fin. Les balcons deviennent un espace extérieur qui détermine une limite stricte entre le dedans et le dehors. Leur accès est fermé, les femmes ne s'y montrent plus, elles ne les utilisent plus et les hommes, par respect pour l'intimité du voisinage ne s'y mettent pas. Seuls les enfants éventuellement y jouent, mais ils occupent plutôt les cages d'escaliers et la rue.

Mais au balcons du Caire, en plus de cette présence du matin, on observe la présence quasi-continue de femmes, d'enfants et d'hommes qui s'y tiennent ensemble aussi bien pour boire le thé, lire le journal que pour regarder la télévision. Le balcon est ici un lieu de repos. Dans les cas rares où une division rigoureuse des sexes est repérable, on trouve les femmes à un autre balcon que les hommes, ou simplement à la fenêtre.

## 5. Manières d'être, façons de faire

Femmes vues, et vues sans voile. Ce qui ne doit pas étonner. Le voile n'est pas porté par les paysannes (ou rarement) ni par les citadines, depuis longtemps dans les classes populaires.<sup>4</sup> On peut voir celles qui portent le costume traditionnel, sans la "robe de dessus" ni le drap noir dans lequel elles s'enveloppent ordinairement pour sortir en ville. Rien n'autorise cependant à en déduire que dans la vie quotidienne des familles populaires rôles masculins et féminins sont interchangeables ou équivalents.

Nous nous trouvons devant un paradoxe apparent. En effet, si la ten-

<sup>4</sup> Lane notait au début du 19<sup>e</sup> siècle: "Il y a (...) de nombreuses femmes des plus basses classes dans ce pays qui paraissent en public avec le visage dévoilé" (Lane, 1836). Quand dans les années 1920 elle devient forte, la revendication de ne plus porter le voile émane des femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie qui subissent plus strictement cette contrainte. Quant au costume féminin actuel des milieux intégristes, qui se distingue nettement de celui traditionnel des classes populaires, s'il cache tout le corps, il laisse le visage découvert.

dance est à la clôture des balcons et loggias, ceux-ci cependant sont le support d'activités visibles. Celles-ci sont vues sans que le "spectateur" ait à forcer des écrans ou à violer des "intimités".

Or, ce jeu du clos et de l'ouvert n'est pas seulement imputable à des explications d'ordre fonctionnel. Pour mieux le comprendre, considérons la vie sociale populaire dans ses relations avec l'espace quotidien.

Celui-ci est partagé et hiérarchisé et sa divison est clairement énoncée : le logement, avec les tâches domestiques, est le domaine de la femme, celui de l'homme est à l'extérieur. Al Messiri Nadim (1977) insiste sur les aspects collectifs de la vie féminine dans les quartiers populaires traditionnels. D'autre part, une enquête comparative portant sur Boulaq (un quartier traditionnel) et huit ensembles de logements sociaux (CNRSC, 1978) rappelle que les relations formelles, sauf occasions exceptionnelles (naissances, mariages, funérailles), ne font pas partie des obligations des couches sociales populaires ; que les hommes se "rendent visite" dans les cafés, les boutiques, au coin de la rue, et que "les femmes (...) se 'rendent visite' à travers les *fenêtres* (souligné par nous) ou sur le pas de leur porte". De la même manière, la romancière Out el Kouloub (1961), décrivant le Caire du début du siècle, note : "C'était le genre de nouvelle qu'on (c'est-à-dire les femmes) s'annonçait de porte à porte, de fenêtre à fenêtre en soulevant les mouscharabiehs, ou de terrasse en terrasse."

Al Messiri apporte des précisions à ce tableau du voisinage féminin : "Une fois que les maris sont rentrés de leur travail, les femmes se dispersent pour être à leur disposition. Les règles restreignent le libre commerce des voisines en présence du mari de l'une d'elles. Quand un homme est présent au foyer il doit être le centre de l'attention de sa femme et elle est heureuse quand il quitte la maison." Elle conclut ainsi : "En fait un des critères selon lesquels il est jugé est le temps qu'il passe à la maison ; moins il en passe plus haut il est classé" (Al Messiri, 1977). Le modèle auquel se réfèrent les attitudes populaires est celui de la divison des hommes et des femmes selon les domaines du public et du domestique. Une telle séparation, "dans la réalité de la vie n'est pas si rigide" (Rugh, 1979). Elle l'est encore moins dans le cas où la femme exerce un travail à l'extérieur. En revanche, on la retrouve plus effective dans les occasions exceptionnelles que nous avons déjà évoquées. Dans les situations ordinaires que décrit Al Messiri (1977), tout semble se passer pour la femme comme si, dans le jeu réglé des comportements, le plus important — car il en va du sens de la dignité masculine — était de se conformer au modèle théorique devant le mari. Le reste du temps est féminin sans être soustrait à des présences masculines, différentes de celle du mari, dans le voisinage et dans la rue.

Comme le rappellent certains observateurs de la réalité égyptienne :

- il y a, d'une part, les valeurs proclamées avec un attachement souvent jugé conservateur et qui est d'autant plus fort qu'il justifie chez les

- intéressés le refus de s'adapter à des modèles de comportement et de consommation dont ils n'ont pas les moyens;
- il y a, d'autre part, la façon dont les valeurs sont vécues pratiquement, qui est le résultat d'adaptations, d'interprétations, où le poids des contraintes matérielles n'est pas négligeable.<sup>5</sup>

Les attitudes que cela entraîne ne tendent donc pas forcément à se rapprocher des modèles "modernes", qui sont ceux de la petite bourgeoisie ou de la couche supérieure des classes populaires (les ouvriers de l'industrie, par exemple). Elles forment un ensemble spécifique, et apparemment contradictoire, dont les classifications spontanées dessinent assez nettement les limites.

## 6. Vivre dans la rue?

Lors des funérailles, on dresse, en plein air et sur la chaussée le plus souvent, des tentes aux motifs multicolores. Un cheikh y psalmodie le Coran qui est retransmis, amplifié, à la ronde; les hommes de la famille du défunt reçoivent les condoléances. On retrouve aussi ces tentes, que l'on dressait autrefois dans la cour des grandes maisons, lors de mariages. Des guirlandes sont accrochées le long des façades. Un haut-parleur est fixé à la fenêtre ou au balcon de l'appartement en fête, diffusant chansons et musique. Devant la porte de l'immeuble, on installe une table pour servir des sirops aux invités et aux voisins. Dans les quartiers populaires traditionnels, des temps forts comme les fêtes religieuses, spécialement le mouled (la fête du Saint-Patron), révèlent une gestion et une appropriation collectives. Des guirlandes courent d'une rive à l'autre de la voie et les mêmes tentes forment comme des passages couverts. Des maquettes de mosquées ou de la Kaaba sont préparées et suspendues par les jeunes gens (Fig. 7).

Mais il y a aussi les événements les plus quotidiens, que Al Messiri Nadim (1977, 1979) a étudiés dans une *harah* de la ville médiévale (la *harah* est un type de rue plus large que les ruelles et les impasses qu'elle dessert, elle désigne aussi la partie d'un quartier). Elle note: "Un grand nombre d'activités qui ailleurs qu'au Caire, ou à d'autres étapes historiques (...) auraient été restreintes aux limites du logement peuvent prendre place dans la ruelle de la *harah*. La ruelle est utilisée pour les relations sociales avec les voisins, pour les jeunes, l'élevage de la volaille, le nettoyage des ustensiles domestiques aussi bien que pour la lessive. Il n'est pas rare, par les chaudes nuits d'été, de trouver des membres d'une famille dormant

5 "Les contraintes économiques de la situation des classes inférieures tendent à exercer une pression sur les individus, entraînant une modification là où c'est possible, c'est-à-dire dans les aires, qui à la différence de l'économique, sont encore ouvertes à une certaine flexibilité" écrit Rugh (1979). Cette interprétation qui a le mérite de souligner le rapport entre contraintes matérielles et modèles de comportement est sans doute un peu trop "mécanique".



(Dessin de Ph. Prost)

Fig. 7

Décoration d'une rue à l'occasion de la fête religieuse du *mouled* – la fête du Saint-Patron. Des tentes forment des passages couverts.

Street decoration on the occasion of the religious *mouled* celebration. Tents form covered passages.

dans la rue, sur le seuil. Et mieux, il n'y a pas de différence notable entre les vêtements que portent hommes et femmes à l'intérieur de leur logement et dans la rue". Soulignant la nature quasi-familiale des manières d'être, elle conclut: "dans une telle ambiance ce qu'on appelle le caractère privé de la famille ou de la maison est une notion extrêmement relative. Les résidents de la *harah* aiment entendre et être entendus, ils prennent plaisir à voir et se moquent d'être vus" (Al Messiri Nadim, 1977).

Chacune de ces indications apporte des éléments de réponse aux interrogations que suscitent les pratiques visibles sur les balcons et les loggias. Et la dernière remarque "ils se moquent d'être vus" nous permet de mieux comprendre comment les femmes sont "exposées à la rue". Cette "exposition" peut être située entre le sens premier du mot — se montrer — et le sens second — courir le risque (d'être vu).

Les usages que décrit Al Messiri s'opposent à un autre type de comportement. L'habitat des couches sociales qui ont intériorisé des modèles "modernes", "ouverts" (et d'abord le port de vêtements à l'euro-péenne, courts pour les femmes), est beaucoup moins marqué par la division symbolique des lieux entre masculin et féminin qu'il ne l'était pour la bourgeoisie du début du siècle chez qui l'intimité se concentrat dans le *harem*. Mais les rapports de cet habitat avec le monde extérieur restent discrets, ses limites sont celles de la sphère familiale.

Les pratiques populaires citadines, quant à elles, à la fois sont "indiscrètes" par la façon dont elles ont l'espace urbain pour théâtre et continuent de revendiquer le respect des valeurs "authentiques" au premier rang desquelles figure la suprématie masculine.

## 7. Conclusion

Dans les quartiers populaires traditionnels, la vie sociale, avec sa façon d'investir l'extérieur, n'est tenable que parce qu'elle est réglée collectivement. Cela suppose une certaine homogénéité et des valeurs partagées par le groupe des résidents. La *harah*, selon l'expression de N. Al Messiri, est "une unité territoriale et sociale complète à laquelle les gens s'identifient fortement". Les habitants contrôlent l'espace: "L'endroit est contrôlé, les gens du dehors ne peuvent pas y faire irruption. A l'instant où quelqu'un a franchi la porte de la *harah*, il est repéré", déclare un jeune homme (Al Messiri Nadim, 1979). Un tel contrôle s'exerce d'autant plus aisément que la hiérarchie des voies le permet en offrant, avec des frontières reconnaissables, des différences et des transitions, de la rue à l'impassé, entre le grand et le petit espace urbain, dont chaque partie est maîtrisable. Dans la description qui nous est faite de la *harah*, la vie dehors est précisément localisée, soulignons-le, dans la rue, ce qui définit l'échelle de ce que nous avons appelé le voisinage et celle de son territoire. C'est dans ces conditions, spatiales et sociales, que les limites entre l'intérieur et l'extérieur du logement sont très relatives. On voit en quoi,

dans ce cas, le balcon appartient aussi bien à l'un qu'à l'autre (et ne saurait être seulement considéré comme le prolongement du dedans).

Dans les programmes de logements sociaux, comme nous l'avons noté, la composition de l'espace diffère. Elle se caractérise par la répétition d'immeubles détachés, et au lieu d'une hiérarchie continue on y trouve deux catégories de voies qui se juxtaposent: rues de desserte d'une part, d'autre part les terrains restés libres au pied des constructions formant des sortes de passages ou d'allées, souvent utilisés comme dépotoirs. Mais, à cause de leur taille, de leur situation à l'intérieur de l'ensemble, ceux-ci peuvent se prêter (mieux que les voies principales) à des relations privilégiées entre voisins (et d'abord entre voisines). Les loggias et les balcons sont dans ce cas d'autant plus importants, apparaissant comme un substitut, ou une allusion à la ruelle absente. <sup>6</sup>

Dans la comparaison des deux types d'habitat populaire, les différences qui se dessinent ne sont pas uniquement spatiales. Dans les ensembles de logements sociaux, la vie collective est réglée par des procédures moins informelles. Notamment, pour résoudre les conflits de voisinage, on recourt davantage à des intermédiaires institutionnels. D'autre part, femmes *et* hommes passent davantage de temps chez eux (CNRSC, 1978). Le degré un peu moins élevé de surpeuplement contribue à ce changement et deux modèles différents sous-tendent ici les comportements.

Le balcon, dans ces conditions, est un indicateur particulièrement sensible. On a pu noter que, pour les familles chez qui prévaut une aspiration à la séparation, la fermeture, outre les commodités fonctionnelles que nous avons évoquées, signifie une délimitation plus nette de leur territoire. Et s'il n'y a pas d'intervention importante pour le clore, une moindre utilisation indique une différenciation entre le dedans et le dehors.

Ainsi une attitude tend à reconstituer des relations sociales et spatiales observables dans la *harah*, tandis qu'une autre tente de les rejeter. Le balcon apparaît dans le premier cas comme une allusion à la ruelle, ou à l'impasse absente, dans le second, comme une mise à distance. <sup>7</sup>

<sup>6</sup> Dans certains cas, le temps et l'ingéniosité des habitants aidant, on assiste à ce qui ressemble, de façon beaucoup moins abusive, à une reconstitution d'un espace urbain traditionnel: toutes sortes de constructions sauvages -- et pas seulement celles que nous avons évoquées à propos des façades -- remodèlent allées et passages.

<sup>7</sup> Parmi les éléments que nous avons retenus pour essayer d'interpréter les relations que l'habitant peut établir à travers son balcon ne figure pas la hauteur à laquelle il est placé. Ce facteur joue principalement dans le cas des surélévations (quelquefois très importantes) qui affectent les immeubles du secteur privé: les étages supérieurs semblent "détachés" du sol et de ce qui s'y passe. Mais les balcons continuent d'être un lieu de communication possible avec ceux qui sont à proximité et avec les toits. Dans les ensembles sociaux nous n'avons pas discerné de différences sensibles d'un niveau à l'autre. Les surélévations y sont plus limitées et consistent surtout en un aménagement de la terrasse qui couvre les immeubles.

## BIBLIOGRAPHIE / BIBLIOGRAPHY

- ABU LUGHOD, J. (1961), Migrant Adjustment to City Life: the Egyptian Case, *Am. J. Social.*, 47/1 (1961).
- ABU LUGHOD, J. (1971), "Cairo, 1001 Years of the City Victorious" (Princeton University Press, Princeton).
- BLANCHI, G. & ILBERT, R. (1981), Les toits du Caire: la question de la surélévation des immeubles, *Maghreb-Machrek*, 91 (1981) 59–72.
- BERQUE, J. & AL SHAKAA, M. (1972), La Gamâliya depuis un siècle, *Colloque international sur l'histoire du Caire* (1972), 67–93.
- CNRSC (1978), "A Comparative Analysis of Opinions and Preferences of Limited Income Families Related to Community and Housing Needs in a Natural and a Planned Zone in Cairo" (Le Caire).
- CNRSC (1979 a), "Appraisal of Public Housing in Helwan" (Le Caire).
- CNRSC (1979 b), "Case Study of Urban Settlements" (Le Caire).
- IBRAHIM, L. (1978), Middle Class Living Units in Mamluk Cairo: Architecture and Terminology, *AARP*, 14 (1978).
- LANE, E. W. (1836), "Manners and Customs of the Modern Egyptians" (Rééd. East-West Publishers & Livres de France, La Haye/Londres/Le Caire).
- MARTHELOT, P. (1969), Le Caire, nouvelle métropole, *Annales islamologiques*, 8 (1969) 189–221.
- AL MESSIRI NADIM, N. (1977), Family Relationships in a Harah in Cairo, *Arab Society in Transition*, (1977) 107–120.
- AL MESSIRI NADIM, N. (1979), The Concept of the Harah. A Historical and Sociological Study of Al Sukkariya, *Annales islamologiques* 15 (1979) 313–348.
- OUT EL KOULOUB (1961), "Hefnaoui le magnifique" (Gallimard, Paris).
- RAYMOND, A. (1977), Le Caire, *L'Egypte d'aujourd'hui*, (1977) 211–241.
- RAYMOND, A. (1980), The *Rab'*: A Type of Collective Housing during the Ottoman Period, *The Aga Khan Award for Architecture* (1980) 55–62.
- RUGH, A. B. (1979), Coping with Poverty in a Cairo Community, *Cairo Papers in Social Science*, 2/1 (1979).
- ZAKARIYA, M. (1982), Typologie de l'habitat dans le Caire médiéval, *Cah. rech. archit.*, 10/11 (1982) 116–125.